12.

G. ZINOVIEV

N. LÉNINE

(W. J. OULIANOV)

SA VIE ET SON ACTIVITÉ



ÉDITIONS DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

BUREAU DE PÉTROGRAD, SMOLNY, 32 :: :: :: № 23 — 1919

[Traduit du russe par V.-S.]

PRÉFACE.

Ce petit livre ne présente que le compte-rendu sténographique d'un discours que j'ai prononcé le 6 septembre 1918 à l'assemblée du Soviet de Pétrograd. De nombreux camarades m'ont demandé avec insistance d'éditer ce discours en brochure afin que des cercles toujours plus grands d'ouvriers et de paysans puissent connaître la biographie du camarade Lénine.

Il va de soi qu'on ne trouvera dans mon discours que la plus rapide esquisse de la vie et de l'activité de Lénine. J'avais l'intention de reprendre et de compléter ce discours. Mais, à mon profond regret, le travail courant ne m'a pas même permis d'en relire attentivement le compte-rendu sténographique. Je sens que je n'ai pas dit la dixième partie de ce qu'on pouvait et de ce qu'il fallait dire sur la vie et l'activité de Lénine.

Ce petit livre n'est donc qu'une toute première esquisse de la biographie de Lénine, qui reste à écrire. Il n'a pas de plus grandes prétentions.

Le Soviet de Pétrograd a résolu de l'éditer simultanément en français, en allemand et en anglais.

Il ne me reste qu'à m'excuser auprès du camarade Lénine de m'être permis de livrer à la publicité certaines choses qu'il eût certainement préféré laisser inconnues du grand public. La classe ouvrière doit connaître la biographie de son chef reconnu.

G. Z.

Camarades!

La semaine qui vient de s'écouler pourrait être nommée la semaine de Lénine. Je pense que je n'exagérerai en rien, si je dis que tout travailleur honnête de Pétrograd, de la Russie entière, et même du monde entier, connaissant la nouvelle de l'attentat commis contre le camarade Lénine, n'a pas eu, au cours de ces jours d'anxiété, d'autre pensée que celle-ci: le chef blessé de la Commune internationale guérira-t-il? Et je suis heureux, camarades, de partager avec vous la bonne nouvelle: nous pouvons aujourd'hui — enfin! — considérer le rétablissement du camarade Lénine comme complètement assuré (*Vifs applaudissements*).

Camarades, j'ai en mains un télégramme déjà rédigé par Lénine, lui-même (*Vifs applaudissements*). Ce télégramme est parti aujourd'hui à 6 h. 10 du Krémlin. C'est probablement la première dépêche de Lénine depuis le début de sa convalescence. Lénine nous donne certaines indications pratiques et termine sa dépêche par ces mots: «Les affaires vont bien au front, je ne doute pas qu'elles iront mieux encore» (*Applaudissements*). Ainsi, camarades, il est certain que Lénine vivra (*applaudissements, ovation*) pour le malheur des ennemis du Communisme, mais à la plus grande joie des prolétaires-communistes.

Camarades, il va de soi qu'il n'y a dans cette salle personne qui ne sache d'une façon et générale et précise ce qu'est Lénine. Tout ouvrier a

entendu parler de lui et n'ignore pas que c'est une figure géante dans l'histoire du mouvement ouvrier mondial. On s'est tellement habitué au nom de Lénine qu'on ne se demande plus ce qu'a fait, exactement, Lénine pour le mouvement ouvrier international et pour le mouvement ouvrier russe. Chaque prolétaire sait que Lénine est le chef, que Lénine est l'apôtre du Communisme international (*Applaudissements*). Mais je crois, camarades, que nous ne pouvons rendre de plus grand honneur à notre maître et à notre chef que si, moi qui connais d'une façon suffisamment détaillée sa biographie—ayant eu le bonheur de travailler plus de dix ans la main dans la main avec lui dans la plus étroite collaboration—je profite de la circonstance pour informer sommairement des faits de cette biographie, nos plus jeunes amis ou nos plus anciens camarades qui n'ont pas eu la possibilité d'observer d'aussi près l'activité de Lénine (*Voix nombreuses: Parlez, parlez*).

Wladimir Ilitch Lénine-Oulianoff a maintenant 48 ans. Il est né en 1870, le 10 avril, à Simbirsk. De ses 48 ans Lénine à consacré trente années entières au mouvement d'émancipation.

Le père de Lénine, paysan d'origine, travaillait dans la région du Volga en qualité de directeur des écoles populaires; il était très aimé du personnel enseignant des villes et des campagnes de son district.

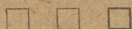
J'ai connu personnellement la mère de Lénine. Elle est morte en 1913. Alexandre III avait fait exécuter son fils aîné, Alexandre Oulianov. Elle avait dès ce moment, voué toute sa tendresse à Vladimir Ilitch. Et de son côté Lénine aimait profondément sa mère courbée par la douleur.

Emigré, exilé, persécuté par le Gouvernement tsariste, Lénine s'arrachait au travail le plus

absorbant pour se rendre en Suède y voir sa mère, adoucir les derniers jours de sa vie.

Au sortir du Gymnase, Wladimir Ilitch entra à la faculté de Droit de l'Université de Kazan. Les Universités des capitales lui étaient fermées, comme au frère d'un terroriste exécuté. Mais Wladimir Ilitch ne resta pas longtemps étudiant. Au bout d'un mois, on l'excluait de l'Université pour avoir pris part au mouvement révolutionnaire estudiantin. Ce n'est qu'au bout de quatre ans que Wladimir Ilitch reçut enfin l'autorisation de passer les examens.

Mais la carrière juridique ne tentait pas Lénine. Wladimir Ilitch contait toujours avec beaucoup d'humour ses quelques jours de «pratique» d'avocat. Lénine se sentait attiré dans une toute autre direction. Il aspirait à l'activité révolutionnaire.



Le camarade Lénine est comme placé à la limite de deux générations, entre celle des anciens révolutionnaires populistes (*narodniki*) et celle des nouveaux révolutionnaires marxistes[1].

Lénine prit part lui-même à la vie des groupes d'étudiants populistes ; mais à ce moment déjà il avait un pied dans le camp marxiste.

Pourtant, Wladimir Ilitch restait lié par le sang à la première génération des révolutionnaires terroristes, de ces glorieux militants dont les noms brillent encore à présent ainsi que d'éclatantes étoiles,—parce qu'ils tuaient non les amis du peuple, comme le font aujourd'hui les

---

[1] C'était l'époque du grand mouvement des intellectuels et des lettrés vers le peuple. La plupart des écrivains russes — *narodniki* — se consacraient à populariser les idées du libéralisme européen et adoptaient volontiers des attitudes révolutionnaires.

malheureux crétins dits «S.-R. de gauche» (1), mais les ennemis et les bourreaux du peuple. Wladimir Ilitch est lié par le sang à cette race de lutteurs. Il s'y rattache par son frère, Alexandre Ilitch Oulianoff, membre actif du parti de la *Narodnaia Volia* qui, pour cela même, fut pendu par le gouvernement tsariste en 1887 (2).

Lénine, lui-même ne fut jamais un narodovoletz. Mais toujours il nous enseigna la plus profonde estime pour cette brillante pléiade de militants révolutionnaires et pour la première génération des narodniki. Lénine, dès le moment ou sa vie devint une activité politique consciente, ne partagea jamais les théories populistes. Il se mit en vedette, le jour ou il entreprit de lutter contre le révolutionarisme populiste. Il se plaça résolument aux antipodes de Mikhaïlovsky. Dans l'arène de l'activité sociale, c'est précisément au cours de la lutte contre le populisme qu'il acquit sa première renommée. Mais nul ne respecta

---

(1) C'est une socialiste-révolutionnaire de gauche qui, au mois d'août 1918, tira plusieurs coups de pistolet sur W. I. Lénine et le blessa grièvement.

(2) Le parti appelé *la Volonté du Peuple «Narodnaia Volia»* du nom de son organe principal et fondé vers 1870—75 par des ouvriers et des intellectuels révolutionnaires, dont beaucoup ne professaient pas encore le socialisme marxiste. En nombre de cas, leurs opinions ne dépassaient pas la mesure d'un large libéralisme et le but dernier de leurs efforts semblait être une réforme politique achevée par l'établissement d'un gouvernement constitutionnel. Il est juste aussi de dire qu'en revanche la plupart des «narodovoltzi», furent de véritables précurseurs des mouvements révolutionnaires actuels et surent se donner à la cause populaire avec un dévouement absolu. Ce sont eux qui inaugurèrent contre l'autocratie l'emploi systématique du terrorisme. L'un de leurs actes le plus important fut l'exécution du tsar Alexandre II, le 1-r mars 1881, par un groupe de militants dont faisaient partie Jéliaboff, Ryssakov, Kibaltchiche, Grinevetsky, Sophie Pérovskaïa et Jessy Gelfmann.

Note des Ed.

mieux, nul n'enseigna mieux aux ouvriers le respect de ces premiers adversaires du tsarisme, que Wladimir Ilitch.

Pour Lénine, des militants tels que Jéliabov et Sophie Pérovskaïa se placent à une hauteur innaccessible — parce qu'ils levaient l'étendard de la révolte, s'armaient de la bombe et du révolver contre le tsar, à la fin de ces années 70, au début des années 80, quand la Russie était une prison de peuples, quand les amis de la liberté y respiraient si péniblement, quand les ouvriers russes commençaient à peine à former une classe... Wladimir Ilitch comprenait, combien est grand, inappréciable, en verité, le mérite des premiers héros de la révolution russe.

Et Lénine ne refusait pas cet héritage, il disait: Cet héritage nous appartient justement. Notre tâche est de continuer l'œuvre commencée par Jéliabov. Jéliabov, se liant à la classe ouvrière et posant le problème de la révolution sociale—c'est bien le bolchévik, c'est bien le communiste. Pour accomplir le travail de Jéliabov dans les conditions nouvelles de la vie sociale, nous devons devenir des marxistes révolutionnaires, nous devons unir notre souffle au souffle de la classe ouvrière, de la seule classe révolutionnaire de nos jours, de celle qui ne peut se libérer sans libérer le monde entier.

Wladimir Ilitch aime, tout particulièrement, avec un sentiment de fierté, la première grande figure de militant ouvrier, Stépan Khaltourine. Lénine ne l'a pas connu personnellement; il le connaît par les récits et les livres, comme nous-mêmes. Vous connaissez la biographie de ce prolétaire génial qui, non seulement fit sauter le palais d'Hiver, mais accomplit quelque chose de plus grand encore: le premier au nom de la classe ouvrière, il rejeta l'étendard de la lutte politique contre le tsarisme. Lénine disait: quand nous

aurons des centaines de prolétaires tels que Khaltourine, quand ils ne seront plus des unités allant, avec la bombe et le révolver combattre tel ou tel ministre, quand ils se mettront à la tête de la classe ouvrière, — alors nous serons invincibles, alors finira le tsarisme et aussitôt après lui la domination bourgeoise.

L'affection de Lénine pour les prolétaires qui se distinguaient quelque peu du milieu environnant, saute vraiment aux yeux. Un des militants que Wladimir Ilitch aima et apprécia le plus fut un ouvrier, Ivan Vassilievitch Babouchkine, avec qui, ici même, à Pétrograd Lénine commença son travail vers 1890,—avec qui il organisa les premiers groupes ouvriers, conduisit les premières grèves, prit part à l'organisation de *l'Iskra* (*L'Etincelle*). Ce camarade joua un rôle important au cours de la révolution de 1905 et ce n'est que par hasard, en 1907, que Wladimir Ilitch sut par certains amis sibériens que Babouckine avait été fusillé, en Sibérie, sur l'ordre du général Rennenkampf.

I. V. Babouchkine et Chelgounov, ce dernier— encore vivant et connu des prolétaires de Pétrograd : il est à présent aveugle — ces lutteurs remarquables sortis des milieux ouvriers, furent aimés de Lénine comme des frères; il nous les donna en exemple, il vit en eux des précurseurs, les vrais chefs de la révolution naissante.



La première partie de l'activité de Lénine comme de beaucoup de révolutionnaires sortis des milieux intellectuels, se passa dans les groupes d'étudiants. Quand Lénine fut exclu de l'Université de Kazan, il vint à Pétrograd. Il nous a conté comment, déjà touché à Samara par les idées marxistes, il alla dans Pétrograd à la recherche d'un marxiste. S'il en est un, qu'il ré-

ponde, disait Lénine. Mais l'«espèce» marxiste était alors très rare. Il n'y avait pas de marxiste à Pétrograd; on l'eut vraiment cherché en plein jour avec une lanterne. Les populistes (narodniki) dominaient les esprits des intellectuels, et la classe ouvrière s'éveillait seulement à la vie politique.

Et voilà que le jeune camarade Lénine, après un ou deux ans, crée à Pétrograd les premiers groupes ouvriers et s'entoure d'un premier noyau d'intellectuels marxistes. Un peu plus tard, Lénine, dans l'arène littéraire, croise le fer avec le vieux leader populiste N. K. Mikhaïlovsky. Lénine (sous le pseudonyme d'Yline) se révèle par une remarquable série d'articles d'économie sociale qui, tout de suite, lui conquiert un nom. Et, l'on observe immédiatement dans les groupes intellectuels populistes un certain trouble. Quelqu'un de puissant a troublé la quiétude du marécage petit bourgeois. L'eau commence à s'agiter. Une nouvelle figure se montre à l'horizon. Quelqu'un réveille. Un souffle nouveau passe, rafraîchit.

A Pétrograd Lénine avec quelques autres militants marxistes avec les premiers ouvriers socialistes, dont j'ai déjà parlé, crée l'*Union de combat pour l'Émancipation de la classe ouvrière.* Cette organisation lui confie la conduite des premières grèves; pour elle il ecrit les premières, les humbles feuilles polycopiées, où il formule les exigences économiques des ouvriers pétersbourgeois. A cette époque, Lénine édite sa première brochure clandestine *les Amendes*, brochure aujourd'hui oubliée, mais qui par la clarté et l'allure populaire de l'exposition apparaît comme un modèle de vulgarisation marxiste.

A ce moment le clou était là: dans l'agitation du sujet des amendes, dans l'extension des conflits économiques, dans l'effort d'élever chaque

grève économique à la hauteur d'un conflit politique. Et Wladimir Ilitch avec toute la passion de son caractère, se donne à ce labeur. Il passe ses journées et les nuits dans les quartiers ouvriers. La police le pourchasse. Il n'a qu'un petit cercle d'amis. Presque toute l'intellectualité révolutionnaire de ce temps l'accueille avec hostilité. Cette époque n'était pas très éloignée de celle où les populistes brûlaient les premières œuvres de Plékhanov,—dans lesquelles Lénine lui-même étudia.

Lénine ouvrait ici une nouvelle voie. On peut en général remarquer dans toute son activité qu'il se montre justement novateur, qu'il va *contre le courant*, qu'il trace un nouveau sillon dans la vie sociale et politique, que vers 1890 son lot fut d'ouvrir un nouveau chemin, de créer, de resserrer les premiers groupes ouvriers, les premiers groupes de l'intellectualité ouvrière dont devait sortir plus d'un militant de la révolution actuelle.

Très fréquemment, au Soviet des Commissaires du Peuple, au Congrès Panrusse des Soviets, arrivent des confins de la Sibérie ou de l'Oural, des ouvriers qui sont maintenant présidents des Soviets, à la tête du mouvement local. Ils viennent chez Lénine et se mettent à évoquer d'anciens souvenirs. Rappelez-vous, vers 1890, là et là, avec vous nous éditions au sujet des distributions d'eau bouillante pour le thé, telle feuille clandestine, nous organisions telle grève. Le camarade Lénine ne s'en souvient pas toujours: trop de gens ont passé dans son chemin. Mais eux, tous, se souviennent de lui. Ils savent qu'il fut leur maître, que le premier il leur transmit l'étincelle du communisme. Ils savent qu'il fut complètement leur ami et leur chef.

A la fin des années 1890, Lénine, après un long emprisonnement, dut partir en exil. Là il déploie en travaux scientifiques et littéraires la

plus grande activité. Il écrit plusieurs ouvrages; je ne m'arrêterai que sur deux d'entre eux. Le premier est une petite brochure: *Les Problèmes des Social-Démocrates russes.* Cette brochure ne se lit plus guère, mais elle reste le chef-d'œuvre de la conception marxiste en ce qui concerne les destinées du mouvement socialiste dans un pays économiquement arriéré. A cette époque la question n'était pas encore tranchée de savoir quels doivent être les rapports entre la lutte politique des ouvriers contre le tsarisme et la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie pour ses revendications économiques, pour le socialisme.

Maintenant, camarades, tout cela nous paraît élémentaire comme l'alphabet. Mais alors la question était loin d'être aussi claire. Des économistes verbeux exposaient que la lutte politique doit être confiée à la bourgeoisie libérale et que la tâche de l'ouvrier est seulement de lutter pour obtenir un kopek de plus par rouble. Lénine à la suite de feu Plékhanov (et il faut dire ici qu'il apprit beaucoup de Plékhanov) donne une magnifique analyse des forces sociales aux prises en Russie.

«— Nous ne devons pas attendre pour créer en Russie un parti ouvrier, au moment où nous aurons conquis les libertés politiques. Non, —disait Lénine,—ce n'est pas parce que nous sommes arriérés de cent ans par rapport au reste de l'Europe que nous devons attendre pour organiser notre parti ouvrier que la bourgeoisie ait pris le pouvoir. Non, mais tout de suite, sous le joug du tsarisme, dans ces conditions extrêmement difficiles nous devons — et nous le ferons — créer un parti de classe, socialiste, autonome, pour lutter immédiatement *et* contre le tsarisme *et* contre la bourgeoisie».

Le manuscrit de cette brochure fut transmis à l'étranger au groupe *L'Emancipation du tra-*

vail. En ce moment-là un petit groupe agissait en Suisse; il était formé par Plékhanov, Axelrod et Zassoulitch — les premiers fondateurs de la Social-démocratie en Russie. Ils avaient déjà émigré depuis près de 15 ans. Et quand ils reçurent le manuscrit de Lénine, ce fut pour eux comme l'arrivée de l'hirondelle annonciatrice du printemps. Et personne ne fut plus enthousiasmé à l'acception de ce travail que Paul Axelrod qui fut autrefois un socialiste et sut distinguer les véritables conducteurs de la classe ouvrière. Il disait alors, parmi ses amis, que c'était l'apparition dans les rangs de la social-démocratie d'une force énorme, le lever d'une étoile de première grandeur. Axelrod écrit pour la brochure de Lénine une préface dans laquelle il ne trouvait pas pour Lénine d'expressions suffisamment élogieuses. Il disait que pour la première fois depuis Plekhanov un chef se montrait, comprenant la pratique du mouvement ouvrier, que Lénine était une force à qui un immense avenir était assuré...

Et dans cette circonstance il faut rendre cette justice à Axelrod, il ne se trompait pas.

Au cours du même exil Lénine écrivit un travail purement scientifique: *Le développement du capitalisme en Russie*,—livre qui doit devenir et qui dans une large mesure est devenu le livre de chevet de tout ouvrier. Dans ce livre Lénine règle le compte des populistes, alors maîtres de la pensée de toute une génération d'intellectuels. Il prouva d'une façon lumineuse que Plekhanov avait raison quand il affirmait que la Russie, elle aussi, n'éviterait pas le stade capitaliste. Chiffres en mains, il démontra que dès les années 90, la Russie était déjà entrée dans la phase capitaliste. Il donna une analyse profonde et fine du développement de l'agriculture en Russie et de la façon dont le capitalisme s'y introduisait. A l'aide d'un puissant appareil scientifique, Lénine

analysait toute l'économie du pays, tant celle des villes que celle des campagnes.

Et de cette calme analyse objective les solutions révolutionnaires se déduisaient d'elles-mêmes, au sujet des problèmes posés devant la classe ouvrière.

Ce livre du camarade Lénine est considéré même par les professeurs bourgeois comme une œuvre de science. Moi-même en 1902, étudiant à Paris, à l'Ecole des Sciences Sociales organisée par le professeur Kovalevsky et d'autres, j'eus l'occasion d'entendre Maxime Kovalevsky décerner à Vladimir Ilitch l'éloge certainement le plus flatteur à ses yeux. Il disait: — «Quel remarquable professeur Lénine eût fait». — Et certes, il n'était pas pour le professeur Kovalevsky de plus grand éloge. Oui, Lénine aurait pu devenir un bon professeur, — mais il est devenu le chef de la Commune Ouvrière et c'est, je pense, plus que d'être le plus génial des professeurs (*Applaudissements*).

Dans le moment qui précéda son exil, Lénine entreprit de combattre sur un autre front. Luttant d'un côté contre les populistes représentés par Mikhaïlovsky et divers autres, il commença sur le champ, de combattre théoriquement le marxisme qualifié «légal». Je ne puis ici m'arrêter longuement sur ce sujet. Mais beaucoup d'entre vous savent qu'après 1890, tout un courant d'opinions, assez large, se forma en Russie, sous le nom de marxisme légal. En tête du mouvement se placèrent Struvé, Tougan-Baranovsky et divers autres chefs actuels de la contre-révolution bourgeoise. Les libéraux d'alors cherchaient un milieu social sur lequel s'appuyer dans leur effort d'arracher au tsarisme les libertés bourgeoises. Et ils voyaient qu'il n'y a que la classe ouvrière. Ils voyaient que les populistes, avec la «théorie» de leur grand-père, affirmant qu'il n'y aurait pas de capitalisme en

Russie, étaient évidemment dans l'erreur. Ils commencèrent donc à se grimer en marxistes châtrant le marxisme de son esprit révolutionnaire, le faisant commodément «légal».

Au cours de la lutte contre les populistes, les marxistes légaux furent un moment nos alliés. Comme nous ils combattaient Mikhaïlovsky. Et nous fûmes, un temps, liés avec eux en un bloc défini. Mais l'oreille fine de Lénine discerna, dès les premières œuvres de Pierre Struvé et C-ie, les fausses notes qu'elles contenaient. Lénine déclara tout de suite que ces alliés d'une heure finiraient par nous trahir.

La critique à laquelle Lénine soumit le livre de Pierre Struvé *Observations critiques* est remarquable. Struvé se qualifia longtemps social-démocrate. Il édita sous le titre d'*Observations critiques* un livre, qui, dirigé contre Mikhaïlovsky, fit beaucoup de bruit. Plékhanow et Lénine en firent la critique. — Plékhanow avec ce brillant de littérature académique qui lui était propre, Lénine tout autrement. «Je sens, disait Lénine, et je sais, que dans un laps de temps plus ou moins long Struvé quittera la classe ouvrière et nous livrera à la bourgeoisie». Le livre de Struvé se terminait par ces mots: «Reconnaissons notre manque de culture et allons à l'école du capitalisme».—«Il faut, disait Lénine, réfléchir à ces paroles. Pourvu que Struvé ne finisse pas par aller non à l'école du capitalisme,—mais à l'école chez les capitalistes». Et quoique Struvé fut un des camarades de Lénine, quoiqu'il lui rendit comme à la social-démocratie, d'inappréciables services, Wladimir Ilitch dès qu'il eut saisi la fausse note se mit à sonner l'alarme, avec la fermeté et la persévérance qu'on lui connaît. Il se mit à combattre Struvé et publia, sous le pseudonyme de Toulin, dans un recueil brûlé par la censure un long article où, analysant chaque phrase, chaque

proposition, il expliquait posément à M. Struvé,— que «M. Struvé, ne le sachant peut-être pas vous-même, vous considérant comme un partisan sincère du mouvement ouvrier vous avez, dans vos nouveautés, beaucoup de vieilleries bourgeoises, et je les reconnais bien».

«— Vous êtes un idéologue bourgeois, vous ne tarderez pas à passer dans le camp de la bourgeoisie et à rompre avec la classe ouvrière. Vous êtes coupable, parce que vous considérez la classe ouvrière non comme un but mais comme un moyen. Elle est importante pour vous en tant que force, contre le tsar. Et vous voulez en tirer partie sans rien lui donner. Souffrez qu'on ne vous le permette pas. Jusqu'à présent nous avons lutté contre le tsar et contre la bourgeoisie; maintenant nous créons un nouveau front. Nous combattrons aussi le «marxisme légal». Nous voulons le marxisme authentique, — révolutionnaire. Et la vôtre, châtré, légal, nous n'en voulons pas».

Ainsi s'exprimait Lénine.



Là s'arrête l'activité de Lénine avant son envoi en Sibérie et pendant son séjour là-bas. Peu après 1890, Wladimir Ilitch émigra pour la première fois.

Il vécut deux fois dans l'émigration. Il y passa plusieurs années. Avec quelques autres camarades j'eus à partager sa seconde émigration. Et quand l'heure nous était mauvaise, assombrie de tristesse, surtout dans les derniers temps, pendant la guerre,—quand nous désespérions (les camarades qui ont vécu dans l'émigration savent ce que c'est que de ne pas entendre un mot de russe pendant des années, d'avoir la nostalgie de sa langue maternelle) Lénine nous disait: «De quoi vous plaignez-vous? Est-ce vraiment l'émi-

gration? Emigrés, exilés, c'est Plékhanow et Axelrod qui le furent vraiment, eux qui attendirent vingt-cinq ans avant de voir le premier ouvrier révolutionnaire!»

A la vérité, Wladimir Ilitch languissait dans l'émigration absolument comme un lion en cage. Il ne savait à quoi consacrer son intarissable et débordante énergie; il n'y avait pour lui de salut qu'à mener l'existence d'un savant. Il faisait ce que faisait Marx dans son exil. Il passait 15 heures par jour dans les bibliothèques, parmi les livres, — et c'est ainsi qu'il se révèle maintenant comme l'un des marxistes les plus instruits et, d'une façon générale, comme un des hommes les plus érudits de notre temps.

Mais revenons à sa première émigration.

En 1901, Lénine, collaborant avec un groupe de personnes qui à cette époque lui étaient proches (Martov, Potressov) entreprend l'édition du journal *Iskra* (l'*Etincelle*). A présent ce nom ne parle plus qu'à peu de gens. Mais le journal *Iskra* reste historique et son nom se lie intimement au nom de Lénine. Amis et ennemis disaient: «*l'Etincelle* de Lénine». C'était souvent vrai. A tout moment, partout où Lénine travailla, dans les groupes, dans les rédactions, au Comité Central ou enfin maintenant au Soviet des Commissaires du peuple, l'organisation dont il faisait partie était promptement qualifiée de *Léniniste*. Oui, l'*Iskra* fut Léniniste. Elle n'a rien perdu pour cela, bien au contraire (*Applaudissements*).

Le premier des plus importants articles de Lénine dans ce journal s'intitulait *Par où commencer*. Il y développait tout le programme immédiat du mouvement ouvrier et de la révolution russe. Il y indiquait pleinement les assises de notre programme et de notre tactique révolutionnaire.

Déjà dans ce premier article de Lénine vous trouverez presque toute la quintessence du bolchévisme. Mais ce n'était qu'un schéma de son remarquable livre intitulé *Que faire?*

Autour de tout ce que Lénine écrit, la lutte est chaude. Nul ne peut demeurer indifférent à ses écrits. On peut le haïr, on peut l'aimer, même à l'excès, on ne peut pas rester neutre à son égard. Dans son ouvrage *Que faire?* Lénine pose et résout dans le sens révolutionnaire tous les problèmes les plus importants du mouvement de cette époque. Pendant des mois et des années ce livre devait éveiller les pensées, — les passions devaient bouillonner autour de lui, — on en devait discuter, et il allait provoquer la scission des révolutionnaires en deux camps irréconciliables.

L'Iskra déclara une guerre sans merci à ce qu'on appelait «l'économisme». Elle batailla contre toute espèce d'opportunisme et entre autres contre l'économisme, c'est-à-dire le futur menchévisme. Elle entreprit la lutte la plus énergique contre l'aventurisme des socialistes-révolutionnaires. Et jamais encore ne fut si évidente la clairvoyance de Lénine à l'égard du parti socialiste-révolutionnaire, dont il prévoyait dès 1902-1903 les destinés. Rappelez-le vous. Il y a quelques quinze ans, quand le parti socialiste-révolutionnaire naissait à peine, quand il avait encore dans ses rangs des militants connus de l'ancienne Narodnaïa Volia, — quand nous n'avions pas encore la grande expérience politique que nous a donnée la révolution, quelle était donc la situation? Le parti socialiste révolutionnaire entre en lice, affirmant qu'il défend le socialisme et qu'il se place à gauche de *l'Iskra*. Et Lénine alors tout jeune encore, se lève, et à la face du monde jette à ses fondateurs l'épithète d'«aventuriers révolutionnaires». Il déclare: «Vous êtes, Messieurs les

socialistes-révolutionnaires, les représentants de la petite bourgeoisie et rien de plus» (*Applaudissements*).

Quand Lénine eut dit que le parti «S.-R.» était celui de la petite bourgeoisie le tonnerre et la foudre tombèrent sur lui. On disait que Lénine avait un fâcheux caractère, qu'il était misanthrope, etc. Maintenant vous voyez qu'en réalité c'était chez lui une vision prophétique de ce qui est (*Applaudissements*). Maintenant nous savons qu'il n'y a pas dans l'alphabet russe deux lettres plus fatales que les lettres «S.-R.». Pourquoi était donc si fatale la destiné de ce parti? Parce que se qualifiant socialiste, il était en réalité un parti petit bourgeois. Lénine avait raison de dire que ce n'étaient pas des socialistes mais des représentants des classes moyennes, et dans le meilleur cas, des révolutionaires romantiques isolés, des fantaisistes et rien de plus.

A présent nous avons la grande, l'inappréciable expérience de quinze ans, celle de la révolution de 1905, celle de la révolution de 1917-1918. Mais il y a quinze ans, prévoir la vérité d'aujourd'hui, définir la valeur véritable du parti «S.-R.», il fallait pour cela être presqu'un prophète. Il fallait pour cela posséder une remarquable intuition révolutionnaire marxiste, il fallait en un mot être Lénine (*Applaudissements*).

L'*Iskra* de Lénine ne menait pas seulement la lutte révolutionnaire; elle menait aussi un vaste travail d'organisation. *L'Iskra* ramassait les poussières éparpillées de notre parti. Ce n'est qu'après 1890 qu'un milieu se créa où l'on put songer à former un parti ouvrier. Lénine se met à la tête de ce travail pratique d'organisation et adjoint à *l'Iskra* un Comité d'Organisation. Et lui qui supporte la plus grande part du travail littéraire de *l'Iskra*, du journal *Zaria* (*l'Aurore*) con-

sacré aux théories socialistes, devient en même temps l'âme du Comité d'organisation.

La femme de Lénine, Nadiejda Constantinovna Kroupskaïa-Oulianova était secrétaire de *l'Iskra*, et secrétaire du Comité d'Organisation. De ce que lui doit notre parti, l'on peut et l'on doit parler à part. Je dirai seulement ici, que dans tout le travail de Lénine, comme organisateur de notre parti, une bonne part de mérite revient à Nadiejda Constantinovna. Elle tenait toute la correspondance. A un moment donné elle correspondit avec toute la Russie.

Qui, parmi les anciens militants illégaux ne connut Nadiejda Constantinovna? Quel est celui pour lequel une lettre d'elle n'était pas une joie? Qui de nous la considéra jamais autrement qu'avec une confiance absolue et la plus profonde affection?

Martov, au cours de sa méchante polémique contre Lénine appella un jour Nadiejda Constantinovna «secrétaire du super-centre Lénine». Mais quoi? Tout le prolétariat russe est aujourd'hui fier du «super-centre» et de son secrétaire.

Laborieusement, pas à pas, Lénine réunit son organisation illégale. Et, dès cette réunion historique, tandis que le parti était encore uni, tandis que Plékhanov, Zassoulitch, Axelrod, Potressov, Martov et d'autres étaient encore dans ses rangs, il devint clair que Lénine serait le véritable chef.

On représente Lénine comme un homme qui tranche, coupe, n'opère qu'au moyen du bistouri, ne ménage pas l'unité des rangs prolétariens. Mais quand au II-e Congrès du parti, la scission fondamentale s'indiqua, Lénine employa d'abord toute son influence à l'empêcher. En fait, Lénine sait apprécier à sa haute valeur l'unité du mouvement ouvrier. Seulement—que ce soit l'unité pour le socialisme. L'idée socialiste lui est plus chère que tout. Au II-e Congrès, quand il vit que ses

divergences avec Martov, Axelrod, etc. n'étaient pas occasionnelles, mais que naissait un nouvel opportunisme sous un nouveau drapeau; que réapparaissait l'ancien marxisme légal combattu après 1890; que son ancien ami Martov qui lui était si proche qu'ils se tutoyaient, avec lequel il avait été en exil, que ce Martov devenait faux; que Plékhanov qu'il avait jusqu'alors coté si haut commençait à trahir le principe marxiste; que ce Plékhanov abandonnait déjà un doigt à l'opportunisme et que l'opportunisme lui prendrait la main entière,—quand Lénine vit tout cela, la question pour lui fut tranchée sans retour. Il dit: Je resterai seul mais j'élèverai haut le drapeau du marxisme révolutionnaire. Et il se sépara de Plékhanov.

Il m'arriva d'être alors à l'étranger. On me présenta à Lénine, avec deux camarades, en qualité de jeunes social-démocrates. Nous étions encore jeunes, tout jeunes, mais de tout cœur nous sympathisions avec Lénine, nous lisions «*Que faire?*», — nous savions que c'était l'Évangile du mouvement créé par *l'Iskra*. Et voici que Plékhanov, devant nous se mit à railler Lénine.—«Vous le suivez, disait-il, mais il suit maintenant un tel chemin qu'il ne sera bon, dans quelques semaines, qu'à effrayer les moineaux dans les vergers. Lénine me défie — défie Zassoulitch, Deutsch. Ne comprenez-vous pas que c'est une lutte inégale. Lénine est un homme fini. Du moment qu'il rompt avec nous, les vieux, avec le groupe *l'Emancipation du Travail* sa chanson est finie». Ainsi s'exprimait Plékhanov, et, sur les jeunes gens que nous étions, cela faisait une certaine impression. Plékhanov, parlant ainsi fronçait les sourcils d'un air revêche et nous paraissait quelque peu terrible. Nous allions voir Lénine, et, naïvement, nous lui contions: Voilà ce que dit Plékhanov. Lénine riait et nous rassurait:—

Les poussins se comptent à l'automne, répondait-il. Bataillons. Nous verrons avec qui iront les ouvriers.

«Un pas en avant, deux pas en arrière». C'est ainsi que Lénine caractérisait l'élévation de l'aile menchévik du parti. Un pas en avant de l'économisme à la doctrine de *l'Iskra*; deux pas en arrière, de l'*Iskra* aux idées libérales—du marxisme légal, reparu sous la forme du menchévisme. Et, contre cette récidive du mal opportuniste, Lénine entreprend une lutte impitoyable.

En contrepoids à la nouvelle *Iskra*, dont Lénine a quitté la rédaction transmise aux menchéviks, il crée le premier journal bolchévik *Vpered* (*En avant*). Ce ne fut d'abord qu'une petite feuille éditée au moyen des modestes souscriptions recueillies à l'étranger. Les menchéviks cependant avaient un formidable appareil, toute l'autorité de Plékhanov et d'autres «pontifes», une masse de journaux et de brochures, le Comité Central, l'Organe Central, le Conseil du Parti. Lénine attaqua la forteresse adverse au moyen de sa petite mitrailleuse *Vpered*. Mais il visait si bien, qu'il ne resta bientôt plus de traces de toute la grosse artillerie de Plékhanov. Vers 1905 il devint clair que tout ce qui était vivant dans la Russie ouvrière, prolétarienne, irait aux bolchéviks.

Le premier Congrès des bolchéviks fut convoqué en 1905, au cours de l'été (officiellement il fut qualifié: troisième congrès du Parti Ouvrier social-démocrate russe), première réunion historique qui posa le fondement du parti communiste actuel. C'est alors que, pour la première fois Lénine déclara que, pendant la prochaine révolution, nous ne nous arrêterions pas dans les chemins de la république bourgeoise. Dès ce moment, Lénine dénonça la pourriture du parlementarisme européen. Dès ce moment il dit que notre révolution se situerait à la limite du monde bourgeois et de la transformation sociale.

La vie n'était pas facile aux bolchéviks dans ces circonstances. Non seulement le milieu russe les étouffait, mais encore le milieu international. Bebel, en qui Lénine respectait le chef génial de la classe ouvrière allemande, profitait de toutes les circonstances propices (et même des autres) pour sermonner Lénine, en lui disant: Comment? vous êtes contre Plékhanov? Se peut-il que Plékhanov soit un opportuniste?

Et voici de quoi s'occupait Axelrod. A tous ceux qui l'écoutaient il racontait des histoires: que Lénine était un second Netchaïev[1] dans qui sa lutte contre les «vieux» n'était mû que par l'ambition personnelle. L'atmosphère de la social-démocratie internationale était alors entièrement hostile au bolchévisme.

A la veille du III-e Congrès (c'est à dire du I-er Congrès des bolchéviks) Bebel rendit aux menchéviks le service suivant: quand se réunit notre Congrès il nous écrivit au nom du Comité Central de la social-démocratie allemande. Et dans sa lettre il nous demandait: «Ne voulez-vous pas, chers enfants, vous reconcilier. Je vous offre à vous et aux menchéviks mon arbitrage. Pourquoi une scission? Livrez votre différend à notre arbitrage».

Ainsi écrivit Bebel à Lénine. Lénine apporta cette lettre au Congrès et dit: «Nous estimons hautement le camarade Bebel, mais quand il s'agit de savoir comment combattre, dans notre pays, le tsarisme et la bourgeoisie, qu'on nous permette d'avoir notre opinion. Et qu'on nous permette de traiter messieurs les menchéviks

---

[1] Serge Netchaïev, révolutionnaire d'une très grande énergie, tenta peu après 1870 de créer tout un mouvement au moyen d'une organisation de parti fictive, dont lui seul était l'âme. Il réussit à tromper des militants, tel que Bakounine et Ogaref; le procès de 1872 dévoila son imposture. Il mourut aux travaux forcés.

comme méritent d'être traités les agents de la bourgeoisie». Bebel s'étonna de «l'insolence» de notre assemblée; mais il ne lui restait qu'à passer la main.

Je conte cet épisode pour vous montrer quelle était l'atmosphère, non seulement en Russie, mais dans l'Internationale quand Lénine se révéla — tirailleur aux avants-postes de l'armée, bien faible encore à cette époque de la révolution socialiste.



Dès la révolution de 1905 le camarade Lénine eut un rôle capital. A l'extérieur cela ne se voyait certes pas autant que dans la révolution actuelle. Vous savez que le premier Soviet des Ouvriers Pétersbourgeois fut créé par les menchéviks. Mais dans tous les efforts pratiques de sa lutte, le Soviet de Pétrograd, à ce moment même suivait en tout les bolchéviks. Quand la vague monta, quand le fleuve sortit de son lit la classe ouvrière comprit que créer des Soviets c'est lutter pour le pouvoir. A cette minute la classe ouvrière devint bolchévik.

Quand fut vaincue la révolution de 1905, quand survint la contre-révolution, quand il nous fallut dresser notre bilan, les Martov et C-ie s'installèrent sur les rives de Babylone et se lamentèrent sur le sort de la première révolution. Et les menchéviks eux-mêmes reconnurent que, hélas! en vérité, la révolution s'était accomplie à la manière bolchévik, que la classe ouvrière, malheureusement, avait suivi les bolchéviks...

L'insurrection armée de Moscou, quoique brisée, vaincue, fut l'apothéose de la tactique bolchévik en révolution. Nous fûmes vaincus. Plékhanov ne put répondre à cette révolte que par une phrase triviale et bourgeoise: «Il ne fallait pas prendre les armes».

Lénine considéra l'insurrection de Moscou en 1905 d'une toute autre façon. Il n'y eut pas pour lui de plus noble et de plus admirable page dans l'histoire que celle de la révolte armée de Moscou. D'abord il commença de réunir des documents sur cette révolte. Il voulait en élucider les moindres incidents, les moindres détails techniques. Il voulait élucider la biographie de chaque combattant. Tous ces combattants, Lénine les appelait en premier lieu pour dire à la classe ouvrière du monde entier comment s'était préparée l'insurrection armée de Moscou et pourquoi elle avait été écrasée. Parce que Lénine comprenait que ç'avait été la première bataille rangée livrée à la bourgeoisie du monde. Il saisissait admirablement la signification mondiale de cette insurrection brisée, noyée dans le sang des ouvriers mais tout de même la première insurrection ouvrière contre le tsarisme et contre la bourgeoisie, dans le pays le plus arriéré.

Dans la révolution de 1905, le rôle de Lénine fut, je le répète, capital. Il ne parut aux réunions du Soviet de Pétrograd en 1905—qu'une fois ou deux. Lénine nous a raconté qu'aux réunions du Soviet, à la Société de Libre-Economie, il se trouvait quelque part en haut, dans les galeries, invisible au public, contemplant la première assemblée des Députés Ouvriers. Lénine vivait illégalement à Pétrograd, le parti lui défendait de se montrer trop souvent. Notre Comité Central était représenté par le président officiel du Soviet A. A. Bogdanov. Et quand on sut que les membres du Soviet allaient être arrêtés, nous défendîmes à Lénine d'assister à la dernière réunion restée historique — pour qu'il ne fut pas arrêté. En 1905 il vit le Soviet une fois ou deux. Mais je pense que, dès lors, quand dans le bâtiment de la Société de Libre-Economie, tout à l'écart, il assistait à cette première réunion du parlement ouvrier, l'idée du

pouvoir des Soviets naissait dans son cerveau. Et peut-être rêvait-il du temps où il y aurait un Etat de Soviets, quand les Soviets, exemples du gouvernement ouvrier socialiste, deviendraient le pouvoir unique du pays.

Lénine dès 1905, nous enseigna que les Soviets ne sont pas une organisation accidentelle qui, surgie aujourd'hui, disparaîtra demain; que les Soviets ne sont pas des organes de vie quotidienne et banale, comme les unions professionnelles,—mais qu'ils ouvrent une page nouvelle dans l'histoire du prolétariat internationale et dans l'histoire de toute l'humanité (*Applaudissements*).

Personne autant que Lénine ne s'intéressa à l'histoire du Soviet des Députés Ouvriers de Pétrograd. Lui qui formellement ne prit qu'une part infime à la vie du premier Soviet, comprit mieux que nous tous ce que c'est qu'un Soviet. Et il fut très prudent à cet égard. En 1916, pendant la guerre, quand nous reçûmes, en Suisse, la nouvelle que l'agitation révolutionnaire commençait à Pétrograd et que nos camarades parlaient d'organiser un Soviet des Députés Ouvriers à Pétrograd, Lénine écrivit à ce sujet dans ses articles et dans ses lettres: «Camarades ouvriers, l'organisation des Soviets des Députés Ouvriers est une grande revendication dont on ne peut se jouer. On ne plaisante pas avec les Soviets. Cette revendication il ne faut la lancer que si vous êtes résolus à aller jusqu'au bout, si vous êtes résolus à risquer la tête de votre classe pour vaincre, si vous croyez qu'est venu le moment de la vraie révolution ouvrière, le moment de prendre le pouvoir. Alors, mais seulement alors, vous pouvez parler des Soviets. D'ici-là, ne vous jouez pas de ce mot. Car les Soviets ne peuvent vivre que s'ils prennent le pouvoir entre leurs mains. Les Soviets — c'est une forme de

l'étatisme ouvrier. Les Soviets — c'est le pouvoir des ouvriers».

Lénine voulait aussi dire qu'il ne s'agissait pas de ces organisations de classe éphémères, qui, dans la pensée des menchéviks et des S.-R. sont appelées à représenter uniquement les exigences économiques de la classe ouvrière dans les cadres de la société bourgeoise. Non, ces Soviets - là, disait Lénine, doivent inévitablement mourir. Pour un tel travail, ils ne sont pas nécessaires. Lénine considérait les Soviets comme des organisations qui, s'emparant du pouvoir gouvernemental, feraient des ouvriers la classe dirigeante. Voilà pourquoi, en 1916, il disait aux ouvriers pétersbourgeois: «Demandez-vous mille fois si vous êtes prêts, si vous êtes assez forts, mesurez dix fois avant de couper. Organiser les Soviets c'est déclarer la lutte suprême, — c'est déclarer à la bourgeoisie la guerre civile, — c'est commencer la révolution ouvrière». Et Lénine est resté, en cela, fidèle à lui-même jusqu'à la fin.

Mais revenons en arrière. En 1906 commence une période de silence, l'heure sombre de la contre-révolution. La classe ouvrière médite les leçons de la première révolution. En réponse à la philosophie menchévik de cette révolution et des causes de sa défaite, nous publions notre philosophie. Nous étions contraints à nous exprimer dans les journaux, dans les brochures clandestinement publiés. Nous ne pouvions pas éditer cinq tomes, ainsi que le firent les menchéviks. Nous n'eussions pas pu trouver un éditeur, toute la presse, la presse légale, nous boycottait, la censure tsariste ne nous permettait pas de dire un seul mot. On représentait Lénine comme un monstre d'une telle espèce qu'il n'y avait pas de place pour lui dans aucune société «convenable». Nous, bolchéviks, nous ne pouvions alors entrer au recours dans la littérature légale. Nous devions avoir travail libre à l'étranger.

Les menchéviks représentaient toute la révolution de 1905 comme une faute totale, comme un chaos, comme une «folie d'éléments». — Les ouvriers en somme étaient eux-mêmes coupables de leur défaite. Ils étaient bien trop avancés dans leurs exigences...

— «Vous n'avez pas compris ce mouvement, leur répondait alors Lénine. C'était une grande révolution—et nullement un chaos. C'était une grande révolution, non à cause du manifeste du 17 octobre [1], non à cause du trouble suscité dans la bourgeoisie, mais parce que c'était quoique vaincue — *une révolte armée des ouvriers de Moscou* — parce que devant le prolétariat du monde, le Soviet des députés ouvriers de Pétrograd a brillé pendant tout un mois. Et la révolution ressuscitera. Les Soviets ressusciteront. Les Soviets vaincront»...

A propos de ce qui, selon Lénine, est une *grande* révolution je me souviens d'une petite anecdote. L'année passée, quand nous arrivâmes ici nous fûmes d'abord déconcertés par l'énorme ampleur du mouvement et il nous arriva même de qualifier «grande» la révolution de février. Lénine qui avec le camarade Kameneff et moi-même rédigeait alors la *Pravda* se mit à biffer assidûment ce mot dans mes articles. Lorsque je lui demandai en plaisantant, pourquoi tant de zèle, pourquoi il ne permettait jamais ce mot, Lénine me répondit d'un ton cassant.—«Quelle est cette *grande* révolution? Grande elle le serait si nous chassions la canaille de Kérensky, quand nous arracherions le pouvoir à la bourgeoisie, si le Soviet des députés ouvriers de Pétrograd ne bavardait plus, mais devenait le seul pouvoir de la capitale. Alors serait

---

(1) Le manifeste impérial du 17 oct. 1905 accordait au peuple russe toutes les libertés constitutionnelles. Il fut bientôt rétracté.

grande la révolution. Alors on pourrait même écrire «la plus grande» (*Applaudissements*).

Camarades, je me suis peu arrêté sur le travail de Lénine, dans les années de contre-révolution. Et pourtant cette époque est une des plus brillantes de son activité. Il faut avoir vécu ces mornes années dans une lointaine émigration pour apprécier les services de Lénine. Transportez-vous pour une minute dans l'atmosphère renfermée de l'émigration en 1908-9-10. Wladimir Ilitch s'y rendit en 1907. Moi et d'autres camarades, nous y fûmes appelés à l'automne de 1908 à notre sortie de prison. A Genève puis à Paris principalement grâce aux efforts de Lénine, se créent nos journaux illégaux *le Prolétaire* et *le Social-démocrate.* Autour de nous c'était l'effondrement total. Dans tous les cercles de l'émigration on sentait la gangrène. Les vieux chefs, blanchis sous les insignes de la révolution, ne croyaient plus à rien. La pornographie emplissait la littérature, le reniement régnait en politique. Stolypine dirigeait les orgies. Il semblait qu'il n'y aurait pas de fin à cela.

C'est en de telles minutes, camarades, qu'on reconnaît les vrais chefs. Wladimir Ilitch avait alors à connaître comme en réalité à tous les moments de son émigration, les privations personnelles les plus sensibles; il vivait pauvrement, sa santé chancelait, il ne mangeait pas à sa faim surtout pendant les années de son séjour à Paris. Mais il restait vaillant comme personne. Stoïque et brave il se tenait au poste d'honneur. Lui seul sut réunir un groupe compact serré de lutteurs à qui il disait: «Ne désespérez pas, les jours noirs passeront, la vague trouble s'en ira, quelques années s'écouleront et de nouveau nous nous trouverons à la crête de la vague, et la révolution ouvrière renaîtra». Le public de l'émigration où dominaient les intel-

lectuels menchéviks était à notre égard très hostile. Il affirmait que nous n'étions qu'une petite secte, qu'on pourrait nous compter sur le bout des doigts. Un journal humoristique s'éditait spécialement à Paris, ou l'on grinçait des dents contre le bolchévisme, où l'esprit s'exerçait à dire qu'on offrirait un demi-royaume à celui qui nommerait un quatrième bolchévik après Lénine, Zinovieff, Kameneff.

Le groupe bolchévik, disait-on, n'était formé que d'ours qui se rongeaient les ongles, et la vie passait à côté d'eux; les coopératives, les unions professionnelles, la presse légale, tout cela était contre les bolchéviks, mais Lénine et ses amis attendent sous l'orme la venue du nouveau Messie, de la nouvelle révolution qui ne viendra jamais.

En ces jours pénibles Lénine rendit à la classe ouvrière des services peut-être plus grands que jamais. De nos jours une grande vague s'est levée, des millions d'hommes sont debout pour la lutte. Tout alors dormait d'un sommeil de mort. Le régime de Stolypine pesait sur la poitrine de la classe ouvrière comme une pierre tombale. Les vieux chefs, Axelrod, etc., chantaient la fin de la révolution et de l'ancien parti ouvrier illégal. Elever alors le drapeau de la révolution, combattre tout revisionisme et tout opportunisme, croire et attendre à une heure pareille, travailler, travailler et travailler, ne jamais se croiser les mains en un tel moment—c'est vraiment un grand mérite.

Lénine luttait pour le parti, mais il s'était aussi très bien installé dans sa bibliothèque.

Point n'est besoin de dire, camarades, que Marx est l'auteur préféré de Lénine — comme Tchernichevsky [1] est son auteur russe préféré.

---

[1] Tchernichevsky, économiste et littérateur russe, arriva souvent à des conclusions très voisines de celles

Marx et Engels, Lénine les connaît dans leurs moindres détails. Je pense qu'il n'y a pas plus de deux ou trois hommes dans le monde entier connaissant aussi bien ces fondateurs du socialisme scientifique. Et Lénine est un de ceux, bien peu nombreux, qui ont fait progresser la science marxiste, qui ont su lui faire porter de nouveaux fruits, l'adapter aux nouvelles contingences de l'époque, adaptation riche de conséquences incalculables.

Comme Marx eût été fier de Lénine, s'il avait vécu jusqu'à nos jours!

Lénine jamais ne permit de toucher à Marx. Les critiques russes de Marx, au cours de leurs opérations, se sont toujours heurtés à l'invincible forteresse de Lénine. Et la partie ne leur a pas été commode. Cette renommée Lénine la confirma lorsqu'on se mit à faire la «critique» des opinions philosophiques de Marx.

A cette époque Lénine accomplissait un énorme travail de théoricien. Une sorte de maraudage littéraire commençait à ces années,— une invraisemblable décadence des lettres. On eut voulu, sous la bannière du marxisme, introduire dans le milieu ouvrier les idées corrompues de la philosophie bourgeoise. Pendant deux ans Lénine ne sort pas de la Bibliothèque Nationale de Paris et accomplit un tel labeur que les mêmes professeurs bourgeois qui avaient voulu se rire de ses travaux philosophiques, assuraient ne pouvoir comprendre comment un homme avait pu, en deux ans, lire une telle quantité de livres. Au fait, comment Lénine en vint-il à bout, tandis que nous qui étudiions au compte de nos papas, nous

---

de Marx. Il resta deux ans enfermé à la forteresse de Pierre et Paul, passa 7 années aux travaux forcés et 11 ans dans l'exil sibérien. Tchernichevsky est l'un des martyrs de la pensée russe.

qui avons consacré aux études quelques trente ans, qui avons usé des fauteuils, lu des masses de livres, nous n'en avons pas tiré grand chose...

Lénine au cours de deux années sut produire un sérieux travail de philosophie, — une œuvre qui conservera dans l'histoire de la lutte pour le marxisme révolutionnaire une place honorable. Dans les régions les plus abstraites de la théorie Lénine guerroyait pour le communisme, avec autant de passion qu'aujourd'hui sur le terrain de la pratique politique. Peut-être l'œuvre théorique de Lénine n'a-t-elle été lue que d'un petit nombre d'ouvriers pétersbourgeois. Mais, sachez-le, camarades, ce livre contenait le fondement du communisme. Lénine y combattait l'influence bourgeoise dans ses formes les plus subtiles. Et il sut défendre la conception matérialiste de l'histoire contre les représentations les plus instruites de la bourgeoisie et contre les écrivains du milieu social-démocrate qui cédaient à cette influence.



Survient l'année 1910—11. Un vent frais a soufflé. En 1911 il devient évident que le mouvement ouvrier renaît. Les événements de la Léna[1] ouvrent une ère nouvelle dans l'histoire de notre mouvement. A ce moment nous avions déjà à Pétrograd un organe légal *Zviezda* (*L'Étoile*), à Moscou la revue *Mysl* (*La Pensée*) et une petite fraction ouvrière nous représentait à la Douma. Or, le principal ouvrier, dans ces journaux et à la fraction parlementaire, — c'était Lénine.

Lénine sut former quelques députés ouvriers au parlementarisme révolutionnaire. Vous eussiez

(1) Grèves de mineurs du bassin de la Léna, au cours desquelles la répression tsariste fit de nombreuses victimes.

dû entendre les causeries de Lénine avec nos jeunes députés quand il leur donnait des leçons de ce «parlementarisme». De simples prolétaires de Pétrograd (Badaev et d'autres) nous arrivaient à l'étranger et nous disaient: «Nous voulons nous occuper sérieusement de législation, nous venons vous demander conseil au sujet du budget, discuter tel projet de loi, débattre tels amendements de détail à un projet des cadets», etc. Pour toute réponse Lénine, sincèrement, éclatait de rire. Et quand, confus, ils lui demandaient de quoi il s'agissait, Lénine répondait à Badaev: «Mon cher, à quoi te sert le budget, l'amendement, le projet des cadets? Tu es un ouvrier et la Douma n'est pas faite pour toi. Va tout simplement dire à toute la Russie quelque chose sur la vie ouvrière. Dépeins les horreurs du bagne capitaliste, appelle les travailleurs à la révolution, jette à la face de cette noire Douma l'épithète de «misérables» et d'«exploiteurs» (*Applaudissements*). Dépose un projet de loi en vertu duquel dans trois ans, bourgeois cent-noirs, nous vous pendrons aux réverbères. Et ce sera notre vrai projet de loi» (*Applaudissements*). Ce sont de telles leçons de parlementarisme que donnait Lénine aux députés. D'abord Badaev et quelques autres les trouvèrent étranges. L'atmosphère de la Douma pesait sur eux. Ici, dans cette même salle du Palais de Tauride où nous voici réunis, l'assistance était en redingotes, les ministres assis en demi-cercles — et Lénine donnait de semblables conseils. Mais plus tard nos députés s'assimilèrent ces leçons. Et Vladimir Ilitch ne pouvait ne pas admirer comment l'un de nos députés, le mécanicien Badaev montant à cette tribune du Palais de Tauride et parlant à tous les Rodzianko, les Volkonsky, les Pourichkévitch, parlait comme le lui avait conseillé le chef de la classe ouvrière, Lénine (*Applaudissements*).

En 1912 nous commençâmes une vie nouvelle. Dès qu'on put éditer à Pétrograd un journal légal, nous quittâmes Paris pour la Galicie, afin d'être plus près d'ici; à la Conférence de Prague, en janvier 1912, les bolchéviks serrèrent leurs rangs décimés par la contre-révolution. Le parti renaissait. Et naturellement Lénine avait ici le poste dirigeant.

Sur les instances du nouveau Comité Central nous vînmes Lénine et moi à Cracovie. Des camarades de Pétrograd, de Moscou, d'autres villes, nous rejoignent. Des relations régulières avec Pétrograd sont nouées. Et bientôt les choses s'arrangent si bien que rares sont les numéros de la *Pravda* qui paraissent sans un article de Lénine. Vous avez étudié ces articles. Vous savez ce qu'étaient pour la classe ouvrière les journaux *Zviezda* et *Pravda*. C'étaient les premières hirondelles du printemps communiste. Dans ces journaux Lénine faisait face à ses adversaires de droite et de gauche. Par ses articles, par ses conseils, par ses lettres privées à Pétrograd, il réussit à faire de la *Pravda* un organe répondant brillamment à toutes les nécessités du jour. Ce n'était pas encore assez. Notre organisation s'était à ce point perfectionnée qu'avant chaque congrès professionnel ou des autres groupements ouvriers nous convoquions souvent des réunions préalables des Bureaux de Pétrograd et de Cracovie de notre Comité Central.

Je me rappelle la première grande réunion des métallurgistes pétersbourgeois, en 1913. Deux heures après que notre liste de candidats à la direction de l'union eut triomphé dans l'assemblée (c'était alors un succès extraordinaire), Lénine recevait déjà des métallurgistes un télégramme de félicitations. Lénine, vivant à des milliers de lieues, était l'âme du Pétrograd ouvrier. Les choses se passaient de la même façon

que durant la période de 1906—1907, quand Lénine habitait en Finlande, à Kuokolla, où chaque semaine nous accomplissions notre pèlerinage pour lui demander conseil. De ce petit village de Kuokolla, il dirigeait le mouvement ouvrier de Pétrograd. Il faisait maintenant quelque chose de semblable et, de Cracovie, dirigeait non seulement le mouvement de Pétrograd, mais encore le mouvement bolchévik dans toute la Russie.

Camarades! Dans les télégrammes de congratulation que Lénine reçoit à l'occasion de sa convalescence, dans les expressions d'intérêt suscitées par l'événement, le mot de «chef» se rencontre le plus souvent. Les ouvriers ont trouvé bien des mots d'affection pour exprimer leurs sentiments envers Lénine. Comment ne l'ont-ils pas appelé dans leurs télégrammes! et «notre soleil» et «notre cher flambeau» et bien d'autres mots de tendresse expriment leurs sentiments envers Lénine. Mais le plus souvent revient ce mot clair, ferme, un peu cruel même: *chef*. C'est qu'il est en vérité l'élu de millions d'hommes, le chef «par la grâce de Dieu», le chef authentique, celui qui, dans l'histoire de l'humanité, naît tous les 500 ans...



Je voudrais dire encore au moins quelques mots concernant l'attitude de Lénine devant la guerre. Longtemps avant qu'elle survint Vladimir Ilitch ne croyait pas aux socialistes d'Europe. Il savait «qu'il y a quelque chose de pourri au royaume de Danemark». Il disait depuis longtemps des socialistes officiels qu'ils vendent en contrebande les marchandises corrompues de l'opportunisme.

Quand éclata la guerre, nous habitions dans une campagne perdue des montagnes galiciennes.

Je me souviens que je tins contre Lénine un pari. Je disais: «Vous verrez, MM. les social-démocrates allemands n'oseront pas voter contre la guerre, ils *s'abstiendront* au vote des crédits...» Et Lénine répondait: «Non, ils ne sont tout de même pas canailles à ce point. Certes, ils ne lutteront pas contre la guerre, mais par acquit de conscience, ils voteront contre elle, afin que la classe ouvrière ne s'insurge pas contre eux». Lénine en cette circonstance se trompa comme je me trompais moi-même. Nous n'avions pas mesuré à sa hauteur vraie la canaillerie de ces messieurs de la «Défense nationale». Les socialistes européens firent complètement faillite. Ils votèrent *pour* les crédits.

Quand nous reçûmes le premier numéro de l'organe officiel de la Social-Démocratie allemande le *Vorwaerts*, nous apportant la nouvelle qu'ils avaient voté pour les crédits, Lénine d'abord n'y voulut pas croire. «Ce n'est pas possible, disait-il, c'est probablement un faux numéro du *Vorwaerts*. Ces misérables bourgeois allemands l'ont sans doute édité pour nous forcer à trahir aussi l'Internationale».

Hélas! Il n'en était pas ainsi. Il s'avéra que les socialistes de la «Défense Nationale» avaient vraiment voté pour les crédits militaires. Quand Lénine en fut convaincu, sa première parole fut: «La deuxième Internationale a vécu».

Et, camarades, ces mots éclatèrent alors comme une bombe. Nous le voyons clairement aujourd'hui: Oui, la deuxième Internationale a vécu. Ce n'est même plus l'alphabet pour nous. Mais pensez à la signification de l'Internationale avant le commencement de la guerre. C'est que, sur le papier, tout au moins, elle comptait quelques millions d'adhérents. Des autorités telles que Kautsky, Vandervelde, Vaillant, Guesde, Plékhanov y figuraient. Et voici que se lève on ne sait

quel marxiste russe, déclarant «que l'Internationale a péri, et que c'est tant mieux». Il n'y eut pas de fin aux récriminations et aux plaintes du côté des «chefs reconnus» de la II-ème Internationale à l'adresse des insolents bolchéviks. — C'est inouï, disaient-ils, Lénine insulte le monde socialiste tout entier.

Et, maintenant encore, Monsieur Scheidemann l'affirme. Dernièrement se tint à Berlin une Conférence entre le Chancelier et les chefs de divers partis, au sujet des traités complémentaires entre la Russie et l'Allemagne. Seul le héraut de Scheidemann M. Ebert vota contre ces traités. Parce que, voyez-vous, à son avis, Lénine et ses compagnons de travail déshonorent le socialisme en Russie. Or, Scheidemann sait très bien quel ennemi sérieux il a en Lénine; Scheidemann sait, que s'il lui arrive d'être accroché à une lanterne, — et quant à cela. je vous en réponds (*Applaudissements*) — Lénine y sera pour quelque chose.

Lénine fut un des auteurs du principal alinéa de la résolution du Congrès International de Stuttgart (1907). Avec Rosa Luxembourg, il proposa au Congrès de Stuttgart de reconnaître que si la guerre impérialiste éclatait notre rôle serait de provoquer la révolution, en d'autres termes *la guerre civile.* Après de longues discussions la Commission du Congrès adopta cette résolution. La formule choisie fut seule différente. Lénine nous raconta comment il avait discuté avec Bebel au sujet des termes. Bebel, nous disait-il, était d'accord *quant à la pensée.* Mais il demandait une grande prudence dans les expressions pour ne pas «effrayer les oies» avant l'heure.

Mais voici la guerre impérialiste. Et lorsque Lénine répète la résolution de Stuttgart, lorsqu'il présente aux «chefs» de la II-ème Internationale la résolution de Bebel, on s'en écarte avec dépit et l'on passe à «l'ordre du jour», — c'est-à-dire

que chaque social-patriote revient au poste assigné par son gouvernement.

Je me souviens du premier manifeste de notre parti à propos de la guerre. Naturellement il est écrit presque en entier par Lénine, comme tous les plus importants documents récents de notre parti. Quand nous l'eûmes traduit dans les langues européennes et que purent le lire des hommes tels que l'internationaliste suisse Grimm, le révolutionnaire roumain Rakovsky — lequel est maintenant dans nos rangs — ils éprouvèrent à notre égard un grand dépit. Ils étaient terrifiés de lire «qu'il faut transformer la guerre impérialiste en guerre civile».

Maintenant c'est pour nous l'abécédaire. Nous le faisons tous, nous transformons la guerre impérialiste en guerre civile. A cette époque, c'était inouï. On nous déclarait que seuls des anarchistes pouvaient mener une telle propagande et on nous déclarait la guerre. Même à la Conférence de Zimmerwald, les gens modérés et même des hommes d'action tels que Rakovsky et l'italien Serrati nous combattaient. Je me souviens nettement comme le bouillant Rakovsky retroussait presque ses manches pour se colleter avec Lénine et moi parce que nous déclarions: «Martov est un agent de la bourgeoisie». — «Comment osez-vous dire une chose pareille?» nous criait-on. «Nous connaissons Martov depuis 20 ans». Nous répondions : «Martov, nous ne le connaissons pas moins que vous et nous répondons que tout ce qu'il y a d'honnête parmi les ouvriers russes, viendra avec nous, contre la guerre, — et que Martov défend les points de vue bourgeois».

Mais il ne s'agit pas de ces épisodes. Je dis cela pour que vous sachiez quelle gangrène, quelle corruption sévissait dans les rangs du socialisme européen au début de la guerre. On n'était pas prêt à la lutte. Tout le monde s'était

habitué à suivre les anciennes voies du légalisme et du parlementarisme. Tous les anciens chefs croyaient au légalisme comme à un fétiche. Il fallut d'immenses efforts pour nous frayer un chemin même parmi les zimmerwaldiens.

Je me rappelle la rencontre à Zimmerwald de Lénine et de Ledebour. Ledebour disait: «Oui, vous qui êtes à l'étranger, vous faites appel à la guerre civile. Je voudrais bien voir comment vous la feriez en Russie». Si Ledebour se souvient de ces mots, je pense qu'il en a désormais grande honte. Lénine lui répondait tranquillement: «Marx écrivant le *Manifeste Communiste* vivait aussi à l'étranger et seuls des bourgeois bornés pouvaient le lui reprocher. Je vis maintenant à l'étranger parce que les ouvriers russes m'y ont envoyé. L'heure venue nous saurons être à nos postes...» Et Lénine a tenu sa parole.

Oui, au début de la guerre Lénine rencontrait peu de sympathie même dans les milieux socialistes qui se considéraient comme offensés par la guerre.

Et maintenant?

Maintenant on peut dire sans aucune exagération que tout ce qu'il y a d'honnête dans l'Internationale, reconnaît pour chef et porte-étendard précisément Lénine. Le chef des ouvriers italiens blanchi sous le drapeau rouge Lazzari, adversaire à Zimmerwald de Lénine est présentement emprisonné pour trois ans pour avoir répandu en Italie le manifeste de Lénine. Mehring, Clara Zetkin, les meilleurs d'entre les internationalistes allemands qui naguère combattaient Lénine lui accordent le tribut du plus profond respect. Lisez la confession de l'internationaliste allemand Rodstein, passé maintenant au bolchévisme. Ecoutez ce que disent maintenant de Lénine des gens tels que Gorter, Hoeglund, Blagoev, Loriot, Serrati. Il ne peut y avoir pour Lénine

de plus grande satisfaction que d'avoir conquis par son travail les cœurs et les esprits de tels hommes, — des chefs ouvriers les plus en vue de toute une série de pays.

Lénine est devenu le chef de la naissante troisième Internationale. Au début quantité de gens bien intentionnés—socialistes aussi—riaient de ce que Lénine osât poser sa candidature à ce poste, de ce qu'il osât prétendre remplacer Bakounine. Mais qui rira à présent si nous disons que le chef de la III-e Internationale c'est précisément Lénine? Ces messieurs les conciliateurs n'ont plus envie de rire. Ils ont plutôt envie de pleurer. Parce qu'ils savent maintenant que la III-e Internationale est un fait vivant, quoique, en raison des circonstances actuelles elle n'ait pas encore d'existence officielle ([1]). Et ils savent qu'en la personne de Lénine la III-e Internationale possède un chef à la hauteur de sa tâche, — un chef perspicace et hardi tel que le mérite la troisième Internationale ouvrière, totalement renovée.



Le rôle de Lénine depuis le début de la guerre fut absolument exclusif. Le premier il entreprit de réunir les groupes internationalistes. Et il fallait voir quelle intarissable énergie il consacrait à cette cause, dans la petite Suisse. — Il vécut à Berne, puis à Zurich. Le parti socialiste suisse était entièrement gagné à l'opportunisme et au patriotisme, seul un petit groupe d'ouvriers se forma autour de nous. Lénine dépensait des trésors de peine et d'activité pour organiser quelques 15—20 personnes de la jeunesse ouvrière de Zurich.

([1]) La III-e Internationale, l'Internationale Communiste, a été fondée au Congrès de Moscou (mars 1919) par les représentents de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France, de la Finlande, de la Chine, de la Russie, etc.

Je vivais alors dans une autre ville de Suisse, mais je me rappelle nettement combien Lénine était ardent dans ce travail—si minime au point de vue du nombre. Lénine nous écrivait lettres sur lettres, nous secouait tous pour que nous travaillions parmi les Suisses et se réjouissait comme un enfant de nous annoncer qu'à Zurich, il parvenait à attirer dans l'organisation socialiste de gauche sept jeunes prolétaires — et pouvaient espérer un huitième adhérent.

Naturellement le parti social-démocrate suisse officiel voyait d'un mauvais œil ce travail de Lénine. Graulich et d'autres déclaraient que Lénine corrompait le mouvement ouvrier par son «anarchisme» russe. Et vraiment Lénine le «corrompait» dans la mesure de ses forces *(Applaudissements, rires)*. Le gouvernement bourgeois était alors prêt à expulser Lénine de Suisse comme indésirable. Et maintenant le socialiste suisse Moor raconte que le papier exigé de nous par le gouvernement fédéral, où nous promettions de nous tenir tranquilles en Suisse, ce gouvernement vient de le placer dans un musée comme un document historique. Je ne serai pas étonné si les bourgeois suisses qui maintenant montrent leurs lacs et leurs montagnes pour un franc se mettaient bientôt à exhiber pour 5 francs la signature autographe de Lénine.

En 1915 - 17, Lénine menait en Suisse une existence particulière. La guerre et le krach de l'Internationale avaient eu sur lui une grande influence. Bien de ses camarades s'étonnèrent du changement qui s'accomplit en lui depuis le début de la guerre. Mais dès le début du conflit on remarqua chez lui une haine concentrée profonde, aiguë comme un poignard affilé, envers la bourgeoisie. Il semblait même avoir changé de visage.

A Zurich, Lénine vivait dans le quartier le plus pauvre, dans le logement d'un cordonnier, presque

sous les toits. Il semblait poursuivre chaque prolétaire pour le joindre et lui faire comprendre que la guerre actuelle est une boucherie impérialiste et que l'honneur du prolétariat exige que l'on lutte contre cette guerre non pour son ventre, mais à mort, — qu'on ne pourra pas déposer les armes tant que la classe ouvrière debout n'aura pas anéanti les bandits de l'impérialisme (*Applaudissements prolongés*).

Le bureau de la gauche Zimmerwaldienne où le rôle directeur appartenait à Lénine édita en français et en allemand diverses feuilles, des brochures et trois numéros de la révue *Verbote.*

Il va de soi que la propagande de Lénine déplaisait fortement à la bourgeoisie internationale. Les professeurs de la bourgeoisie allemande écrivaient des livres entiers sur la venue de cet insensé qui enseignait on ne savait quelle propagande subversive. Nous riions et nous leur disions: Pourquoi donc imprimer à ce sujet des articles et des livres entiers, pourquoi tant vous inquiéter du «délire» d'un quelconque «insensé».

Lénine poursuivait tranquillement sa tâche. Et voici que la bourgeoisie allemande a signé un traîté avec Lénine parlant au nom d'une centaine de millions d'ouvriers et de paysans russes. Et nous, camarades, nous verrons encore le moment quand notre prolétariat, par son chef, Lénine, dictera sa volonté à toute la vieille Europe,— quand Lénine signera des traités avec le gouvernement de Karl Liebknecht et quand ce même Lénine aidera les ouvriers allemands à rédiger leur premier décret socialiste (*Applaudissements*).

En mars 1917 Lénine revient en Russie. Vous vous rappelez, camarades, la clameur qui s'éleva quand Lénine et nous, ses élèves, nous franchîmes la frontière, venant par l'Allemagne. Que de cris à propos du «wagon plombé».

En effet Lénine ne nourrissait pas à l'égard de l'impérialisme allemand une moindre haine qu'à l'égard des autres. Au début de la guerre les autorités autrichiennes avaient arrêté Lénine et l'avaient retenu pendant quinze jours dans la *koza* galicienne (prison-corps de garde). Quand voulût pénétrer dans notre wagon — pas plombé du-tout, en réalité — un membre influent du parti de Sheidemann, qui désirait nous saluer, nous fîmes dire à ce monsieur, sur la proposition de Lénine, que nous ne conversions pas avec les traîtres et que nous le chasserions s'il se permettait de pénétrer chez nous.

Les menchéviks et les S.-R. qui auparavant s'indignaient, vinrent ensuite par la même voie. Et Lénine posait simplement la question: tous les gouvernements bourgeois sont des gouvernements de flibustiers; nous n'avons pas à choisir et nous n'avons pas d'autre chemin pour rentrer en Russie.

Je n'entrerai pas dans les détails du rôle de Lénine à Pétrograd, au début de la révolution actuelle. Nous avons vu son travail, vous ne l'avez pas observé moins bien que moi.

Vous savez le rôle de Lénine pendant les journées de juillet 1917 (1). Pour lui la question de la conquête nécessaire du pouvoir par le prolétariat était résolue dès le premier moment de la révolution actuelle — et il ne s'agissait plus que de choisir le moment opportun. Aux jours de juillet, tout notre comité central était contre la prise immédiate du pouvoir. Lénine pensait de même. Mais, le 3 juillet, voyant s'élever si haut la vague de l'indignation populaire, Lénine s'émut. Ici-même, à l'étage supérieur, au buffet de Palais de Tauride une petite réunion se tint entre Trotsky, Lénine

(1) C'est en juillet 1917 que, pour la première fois, les ouvriers pétersb urgeois tentèrent d'arracher le pouvoir des mains du ministère Kérensky.

et moi. Lénine nous dit en riant: «Si nous essayions tout de suite?». Mais il ajoutait aussitôt: «Non, on ne peut prendre maintenant le pouvoir. Cela ne nous réussirait pas parce que ceux du front ne sont pas encore tous avec nous; en ce moment trompés par les Liber et les Dan [1] ceux du front viendront égorger les ouvriers pétersbourgeois. . .»

En fait, vous savez qu'aux jours de juillet Kérensky et Cie réussirent à amener contre nous des soldats du front. Ce qui devait encore mûrir en quelques deux ou trois mois, n'était pas mûr au mois de juillet. Prématurée, la prise du pouvoir en juillet aurait pu nous être fatale. Lénine le comprit avant d'autres. En tout cas, il n'hésita pas une minute sur la question de savoir si le prolétariat devait, au cours de notre révolution, prendre le pouvoir. S'il eut quelque hésitation ce fut à se demander si on ne le pourrait faire plus tôt. . .

Et vous savez comment les affaires se développèrent ensuite. Nous vécûmes un moment avec le sentiment que tout était perdu. Lénine douta même une minute que les Soviets dépravés par les «conciliateurs» pussent jouer un rôle décisif. Et il donnait ce mot d'ordre que peut-être il nous faudrait prendre le pouvoir sans les Soviets. Mais il ne cessait pas de croire que, tôt ou tard, nous aurions le pouvoir, et qu'il fallait jeter bas menchéviks et S.-R.

D'abord pendant les journées de juillet, nous ne nous rendîmes pas compte de ce qui se passait. Tard dans la nuit du 3 juillet Lénine entra, seul, à la rédaction de la *Pravda* afin d'y livrer un manuscrit. Une demi-heure après son départ les junkers saccageaient la rédaction de la *Pravda*. Dans la journée du 5 juillet Liber m'amena, pour

---

(1) Liber et Dan, deux leaders menchéviks.

m'expliquer ce fait, à l'état-major du district où le général Polovtsev me reçut avec considération. Lui, non plus, ne savait pas au juste, quelle contenance avoir devant nous. Une heure plus tard on arrêtait les bolchéviks et on les tuait.

Puis les poursuites commencèrent. Nous dûmes nous cacher, Lénine et moi. Mais nous étions bien résolus à nous rendre — tant était encore grande notre confiance envers les menchéviks et les S.-R. de droite. Cependant le parti ne nous permit pas d'agir de la sorte. Nous continuâmes à nous cacher. Et, une semaine plus tard, Lénine me disait: «Que nous étions sots de penser même une seconde à nous laisser arrêter de confiance par cette bande! — Lutte implacable avec ces gens — il n'y a pas d'autre moyen!» (*Applaudissements*).

De même qu'en juillet 1917 Lénine, fermement, résolûment declarait: *on ne peut* prendre maintenant le pouvoir,—de même après les journées de Kornilov, et surtout à la fin de septembre 1917, Lénine se met à presser les ouvriers: «Prenez le pouvoir au plus tôt—ou ce sera trop tard».

Après les événements Korniloff, une soi-disant «Conférence démocratique» se réunit à Pétrograd. Lénine intervient d'abord par un article «*Sur les compromissions*». Pour la dernière fois il propose aux menchéviks et aux S.-R. de rompre avec la bourgeoisie, d'en finir avec la politique de trahison et de conclure un compromis avec la classe ouvrière contre les gens de Korniloff; mais le menchévisme et le S.-R.-isme étaient corrompus jusqu'à la moelle. Ils avaient déjà vendu leur âme au diable. Ils ne pouvaient plus accepter la proposition de Lénine.

Convaincu de cela, Lénine, exilé en Finlande envoie à notre Comité Central une lettre où il lui dit: «C'est assez filer la quenouille, il faut entourer l'Alexandrinka (La Conférence Démocra-

tique siégeait au théâtre Alexandrinsky), chasser ce ramassis de coquins et prendre le pouvoir dans nos mains».

Notre Comité Central ne fut pas de l'avis de Lénine. Il nous semblait à presque tous que c'était encore trop tôt, que les menchéviks et les S.-R. avaient encore trop de partisans. Lénine, alors, ne tergiversant pas davantage, quitte son refuge de Finlande et, de sa propre initiative, n'écoutant pas les recommandations de prudence de nos amis, se rend à Pétrograd pour y prêcher l'insurrection immédiate. Kérensky et Avksentiev enjoignent ordre sur ordre de l'arrêter. Lénine, dans l'ombre, prépare l'insurrection, affermit les douteurs, aiguillonne les hésitants, écrit, parle en faveur de la plus prompte action. Et il réussit.

Maintenant il nous est évident à tous, que Lénine avait raison. Tout était suspendu à un cheveu. Si, en octobre, nous n'avions pas pris le pouvoir, Savinkov et Paltchinsky nous écrasaient en novembre. L'histoire a posé la question sans équivoque: ou ils nous auraient abattus — ou nous devions les abattre; ou la dictature d'une bourgeoisie folle de terreur, animée envers les ouvriers d'une haine frénétique; ou la dictature du prolétariat balayant impitoyablement la bourgeoisie.

Maintenant c'est clair. Mais alors dans le cours des événements, il fallait le vaste coup d'œil de Lénine, son intuition géniale, pour dire: «Pas une semaine de plus,—aujourd'hui ou jamais». Et il fallait l'inflexible volonté de Lénine pour vaincre tous les obstacles et commencer juste à l'heure nécessaire, le plus vaste des bouleversements que l'histoire ait enregistré.

Et l'on ne peut pas dire que Lénine ne comprenait pas toutes les énormes difficultés qui allaient se présenter devant la classe ouvrière, après la conquête des pouvoirs publics. Lénine les comprenait parfaitement. Dès le premier jour

de sa venue à Pétrograd il observait avec attention la décadence économique. Il tenait pour précieuse toute relation avec des employés de banque. Il savait bien les difficultés de la production—et les autres aussi. Dans un de ses plus remarquables travaux, dans le petit livre: *Les bolcheviks conserveront-ils le pouvoir gouvernemental?* Lénine s'arrête longuement sur ces difficultés. A la vérité elles furent plus grandes qu'il ne les avait prévues. Mais, quand-même, la classe ouvrière n'avait pas d'autre chemin que celui d'octobre.

Sur la nationalisation des banques, dans le domaine de notre politique de production, sur la question militaire, ce fut Lénine qui dit le mot décisif. Lui seul dès avant le 25 octobre élabora dans tous ses détails concrets le plan de mesures pratiques, à adopter dans tous les domaines. La netteté, la clarté, la valeur concrète tels sont les traits dominants de cette œuvre de Lénine.

Et lui seul généralisa, unifia brillamment toutes ces mesures dans son livre—le plus important, à mon avis, après le *Capital* de Marx — *Enseignement sur l'Etat.* Le gouvernement des soviets a trouvé en Lénine non seulement son plus grand chef politique, un praticien, un organisateur, un propagandiste enflammé, un poète, mais encore son plus grand théoricien, son Karl Marx.

La révolution d'octobre—dans la mesure où, en temps de révolution on peut et même on doit parler du rôle de la personnalité,—la révolution d'octobre, dis-je, et le rôle dans ces événements de notre parti sont pour les neuf dixièmes l'œuvre des mains de Lénine. Si quelqu'un pouvait convaincre les hésitants, les obliger à se lever et à entrer en lice, c'était Lénine.

Je dirai, quant à moi, que si j'ai à me repentir dans ma vie de certaines choses, ce n'est pas d'avoir pendant quelques années de travail

marché sous la direction de Lénine, mais d'avoir pensé pendant certains jours d'octobre que Lénine se pressait trop, forçait les événements, se trompait et que je devais le combattre.

A présent il est clair, comme deux et deux font quatre, que si la classe ouvrière sous la direction de Lénine n'avait pas à ce moment le pouvoir, nous eussions eu, quelques semaines plus tard, la dictature de la plus furieuse canaille bourgeoise (*Applaudissements prolongés*). On sait maintenant que la résolution de nous «exterminer» vers le moment de la réunion de l'Assemblée Constituante était prise. Si messieurs les généraux avaient eu plus de soldats, ils l'auraient fait. Même après le 25 octobre, les S.-R. de droite voulurent en finir avec nous. Un S.-R. de droite, Maslov, choisissait pour cela des soldats. Mais, de son propre aveu, récemment enregistré, il ne parvint à réunir que cinq mille hommes d'ailleurs douteux. Ses mains étaient trop courtes...

Lénine choisit remarquablement son moment, il ne voulait pas traîner une semaine de plus et il sut poser la question carrément. Ouvertement, signant de son nom, il écrivit dans un journal légal article sur article, invitant à la révolte armée, la fixant pour le lendemain ou le surlendemain. Et Lénine fait cela, tandis que Kérensky est encore au pouvoir, semble encore à d'aucuns être très fort. Lénine jette un défi à toute la bourgeoisie, à tous les opportunistes et leur dit: Demain nous nous débarrasserons de votre pouvoir. Chacun le sait dans la bouche de Lénine ce ne sont pas paroles en l'air. Les actes suivent la parole. Lénine seul pouvait agir ainsi.



Et les jours mémorables, les jours amers de Brest-Litovsk! Qu'il était ardu, qu'il était torturant de prendre alors une résolution! Je ne puis

me représenter ce qui se fut produit si nous n'avions pas eu Lénine à ce moment. Quel autre aurait pu soulever ce fardeau, aller à l'encontre de l'immense majorité des Soviets, d'une fraction importante du parti et même, à un moment donné de la majorité des membres du Comité Central du parti. Seul Lénine pouvait porter cette charge et ceux qui d'abord hésitaient ne pouvaient suivre que lui. Il lui fut donné, a lui seul, de sauver Pétrograd, la Russie, notre parti, notre révolution. On trouverait à l'heure présente, peu de ces sages qui oseraient se rire encore de la «théorie du répit» de Lénine. Il est clair, désormais que c'était la seule bonne voie: céder à l'ennemi dans l'espace pour gagner du temps.

Voilà pourquoi l'homme qui a fait un tel travail a, cela va de soi, droit à l'immortalité. Voilà pourquoi un coup, porté contre lui, chacun le ressent comme une atteinte à sa propre personne. Trotsky avait raison de dire à Moscou: «Quand on voit Lénine gravement blessé, luttant contre la mort, notre propre vie nous semble tellement inutile, tellement insignifiante»...

On a comparé Lénine à Marat. La destinée lui a souri davantage qu'à Marat. Marat n'est devenu très cher à son peuple qu'après sa mort. Notre maître, notre camarade, Lénine, a été à un cheveu de la mort. Mais il était cher à notre peuple avant l'attentat. Il devint mille fois plus cher encore au cœur de la classe ouvrière depuis ce perfide attentat. Marat vécut longtemps dans les souvenirs de son peuple après que la vie physique lui eut été ôtée... Lénine vivra non seulement dans nos cœurs, mais encore dans nos rangs — pour combattre parmi nous et conduire la première révolution socialiste ouvrière à sa complète victoire finale (*Vifs applaudissements*).

Oui, Marat, lié à un prolétariat urbain et rural de millions et de millions d'hommes,—tel

sera Lénine. Prenez le dévouement fanatique au peuple de Marat, l'incorruptibilité de Marat, sa simplicité, sa connaissance intime de l'âme populaire, sa foi élémentaire en la force intarissable des «bas-fonds», prenez cela chez Marat, ajoutez y une érudition marxiste de premier ordre, une volonté de fer, un profond esprit analytique — et vous aurez la figure de Lénine, telle que nous la voyons actuellement.

«Le Jacobin qui lie sa destinée à celle de la classe sociale la plus avancée de son époque— à celle du prolétariat, c'est le révolutionnaire social-démocrate!» Ainsi répondait Lénine, en 1904, aux menchéviks qui l'accusaient de jacobinisme. La figure du prolétaire-jacobin Lénine obscurcira le souvenir des plus fameux jacobins de la grande révolution française.

La bourgeoisie allemande ne put aucunement pardonner à Auguste Bebel ce qu'il déclara un jour du haut de la tribune: «Oui, je hais votre ordre bourgeois, oui, je suis l'ennemi mortel de toute votre société bourgeoise». Le même Bebel avait coutume de dire: «Quand la bourgeoisie me loue, je me demande: Vieux Bebel, quelle bêtise as-tu fait pour mériter l'éloge de ces cannibales?»

Lénine n'eut jamais à se poser de telles questions. Il était assuré contre ces éventualités. *Sa* bourgeoisie ne l'a jamais loué. Elle l'a poursuivit d'une haine brûlante dans le cours de toute sa longue activité. Lénine en est fier. Aux minutes les plus graves de la lutte, Lénine aime à répéter ces vers qu'il disait à la veille de la révolution d'octobre.

L'approbation, nous l'entendons
Non dans la douceur des éloges
Mais dans les cris des haines farouches...

Que c'est bien sa caractéristique. Lénine est tout entier dans cette citation. Il cite rarement

des vers. Ce n'est pas pour rien qu'il a cette fois recours à une citation poétique.

«Le cri des haines farouches» des ennemis de la classe ouvrière, furent toujours, pour l'oreille de Lénine, la meilleure musique. Plus s'exaspéraient ses ennemis, plus Lénine était tranquille et sûr de lui-même.

Oui, on peut vraiment dire de Lénine qu'il

> ... ne savait que la puissance d'une pensée,
> — D'une seule: mais ardemment passionnée.

Lénine aimait à comparer notre révolution avec une locomotive lancée à grande vitesse. Vraiment notre locomotive roule à une vitesse vertigineuse. Mais aussi notre mécanicien la gouverne magnifiquement. Son œil est perçant, son bras est ferme. Sa main n'hésite pas une seconde même aux tournants les plus difficiles.

A l'heure présente notre chef git blessé. Pendant plusieurs jours il a lutté contre la mort. Il a vaincu la mort, il vivra. C'est un symbole. Notre révolution elle aussi, à un moment donné parut aussi mortellement blessée. Elle guérit maintenant, elle guérit comme notre chef Lénine. Et les nuages se dissiperont, et nous vaincrons tous nos ennemis... (*Vifs applaudissements*).



Camarades, j'ai exprimé dans un de mes télégrammes à Lénine le désir que son premier discours, après sa convalescence, soit prononcé parmi nous, à Pétrograd. Je suis profondément convaincu que c'est aussi votre désir (*Vifs applaudissements*). Mais j'ai peur que cela ne soit pas. On ne retient pas Lénine. Sa première «sortie» en fait, a déjà eu lieu aujourd'hui. Lénine ne veut pas se résigner à sa situation de malade, il se lève, il demande des télégrammes et des journaux, il se met au travail, il ne peut oublier

qu'il est le premier militant du plus grand parti ouvrier du monde (*Applaudissements*). Voilà pourquoi nous n'aurons pas, je le crains, ce bonheur. Un autre nous est donné en revanche. Nous savons que pas un Soviet, pas un ouvrier ne possède autant d'affection illimitée et le respect de Lénine que le Soviet des ouvriers de Pétrograd.

Ce n'est pas une phrase, camarades, c'est la vérité. Chaque fois que le moment devient critique, que la situation exige des mesures héroïques, la première des choses qui se présente à l'esprit de Lénine c'est de s'adresser aux prolétaires pétersbourgeois. — «Que faites vous donc, pétersbourgeois, ne savez-vous donc pas, bons bougres, que vous êtes le sel de la terre, que vous devez non pas vous sauver vous-même, mais sauver la révolution ouvrière toute entière?» tel est le sens des multiples messages que, de Moscou, Lénine vous a envoyé, à vous, ouvriers pétersbourgeois.

Un de vous en vaut cent autres. Telle est la conviction de Lénine. Lénine, peut-on dire, croit à l'ouvrier pétersbourgeois, jusqu'à la superstition. Il est profondément convaincu que l'ouvrier pétersbourgeois peut tout, qu'il possède un talisman spécial et qu'il est fait d'un métal particulier.

Camarades, nous sommes de trop grands amis pour que vous ayez besoin de mes compliments. Mais je vous dirai tout de même qu'il y a là quelque vérité. Il ne s'agit pas, naturellement de dire que les ouvriers pétersbourgeois sont en quelque chose exceptionnels. Il s'agit de ce que Pétrograd a passé par le creuset de deux révolutions; de ce qu'ici le mouvement ouvrier a eu la meilleure école, de ce que son activité des années 90, Lénine la commença ici: et chez beaucoup d'entre vous il reste au moins une minime parcelle des travaux inépuisables de Lénine. Ici, à Pétrograd on trouve maintenant encore des groupes entiers d'élèves de Lénine qui transmet-

tent oralement aux prolétaires instruits ce qu'ils ont appris chez lui. Ici toute une génération de militants ouvriers a eu le bonheur de voir dans ses rangs des maîtres tels que Lénine.

En ce jour, où nous sommes si heureux du rétablissement de Lénine, mais où la situation générale de la révolution reste si sérieuse, si nous voulons honorer Lénine et justifier ses espérances, disons-nous: tâchons de lui ressembler au moins un peu.

Je me souviens d'un recueil édité en 1912 à Saratov par un groupe de menchéviks et de bundistes (1) Je me souviens qu'un menchévik, homme sincère, selon les apparences y remémorant les faits de 1903—5 écrit: «J'étais menchévik, je haïssais Lénine—mais quand je lus son livre: *Que faire ?* la pensées naquit quelque part au fond de moi, qu'il serait bon de ressembler au moins un peu à ce révolutionnaire russe idéal que nous dessine Lénine». Ainsi écrivait un menchévik, adversaire de Lénine, pris parmi les plus haineux.

Nous, élèves, disciples de Lénine nous pouvons dire ouvertement: Oui, nous nous efforçons de ressembler au moins un peu à cet ardent tribun du communisme international, — à l'apôtre et au chef de la révolution socialiste, le plus grand que le monde ait jamais connu. Et vive le camarade Lénine! (*Vifs applaudissements*).

G. Zinoviev.

---

(1) Le *Bund*—parti ouvrier social-démocrate juif.

Imprimerie Trenké et Fusnot, Maximilianovsky péréoulok, № 13.

LIRE

L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ EXÉCUTIF DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

Paraît simultanément en Russe, Français, Allemand, Anglais.

Rédaction: Pétrograd, Smolny, cabinet de G. Zinoviev.
Administr.: Pétrograd, Smolny, ch. 32.

Editions Françaises de l'Internationale Communiste:

21. **René Marchand**—Pourquoi je me suis rallié à la formule de la Révolution Sociale . . . . . 2.—
22. **Zinoviev**—La III-ème Internationale 1.50
23. **Henri Guilbeaux**—Le Mouvement Socialiste et syndicaliste en France pendant la guerre (1914—1919) 2.50
24. **Zinoviev**—N. Lénine, sa vie et son activité . . . . . 2.—
25. **Kataïa**—La terreur bourgeoise en Finlande 2.50
28. **Un Communiste**—L'Oeuvre des Soviets et la guerre inavouable —.50

Soldat, Marin, Ouvrier, Camarade Français!

L'Entente maintient depuis de longs mois, autour de la Russie révolutionnaire un blocus implacable qui a pour but de réduire par la famine et par l'isolement les ouvriers et les paysans socialistes russes.

Aucune nouvelle d'Europe ne peut nous parvenir directement. Et pendant qu'on nous calomnie quotidiennement dans toute la grande presse européenne, nous ne pouvons donner à l'étranger aucune information exacte sur ce que nous voulons, sur ce que nous faisons. Nous sommes bâillonnés en présence de nos ennemis.

Si tu veux servir selon tes moyens la cause de la vérité fais lire cette brochure et ***fais la parvenir dans ton pays*** *à tes amis, aux journaux, aux militants socialistes.*

ÉDITIONS DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE
PÉTROGRAD, SMOLNY, 32 :: :: :: :: :: :: :: :: :: *№ 24—1919*

Impr. de la S:té A. F. Marcks